

INTRODUCTION

Crise environnementale, cataclysme, guerre dévastatrice, les idées et les auteurs ne manquent pas depuis l'après-guerre pour nourrir ce thème du grand malheur collectif qui ravage ou détruit la planète et l'humanité entière. Du théâtre au roman et des films aux séries, l'apocalypse est très à la mode ces dernières décennies. Parmi toutes les fins du monde possibles, le thème du virus mortel est l'un des plus fréquents dans les fictions contemporaines, dans la mesure où il cristallise la plupart des angoisses de notre époque. Cette peur de la pandémie est liée à la diffusion accrue des connaissances scientifiques mais aussi à la mémoire des catastrophes antérieures – de la peste noire, qui aurait tué la moitié de la population européenne en quatre ans, aux épisodes plus récents de la grippe espagnole, du sida, et bien sûr du Covid-19.

La littérature apocalyptique est pourtant un genre vieux de plusieurs milliers d'années puisque le thème du grand effondrement apparaît déjà dans les différentes versions du mythe du déluge, dans les livres de l'Apocalypse hébraïques et chrétiens, ou encore dans la fable platonicienne de l'Atlantide. Ces récits antiques rappellent la grande fragilité des civilisations malgré leurs illusions de puissance, thématique qui sera reprise plus récemment par la littérature d'anticipation, dont la naissance remonte au dix-neuvième siècle : ce type de fiction dépeint le plus souvent un avenir sinistre, voire cataclysmique, pour mettre en lumière les tares de notre époque.

Toutefois, le genre apocalyptique a surtout pris son essor pendant la guerre froide, dans un monde occidental traumatisé par deux conflits planétaires et par la menace permanente d'un holocauste nucléaire. Paradoxalement, cette popularité s'est encore accrue depuis le début des années quatre-vingt-dix, mais la destruction atomique a généralement laissé place dans les romans et dans les films à d'autres spectres, au premier rang desquels figurent la catastrophe écologique et, bien sûr, la pandémie.

Pourquoi ce sous-genre est-il tellement coté en ce début de vingt-et-unième siècle ? Probablement parce que la peur de l'apocalypse s'appuie désormais sur un discours savant qui attribue à cette fin du monde une probabilité réelle. Si les sagas littéraires, les bandes dessinées et les séries sur le thème de la catastrophe planétaire prolifèrent depuis quelques décennies, c'est peut-être parce qu'elles sont le symptôme d'une peur collective, alimentée par la parole des scientifiques et propagée à grand renfort de publications numériques.

Il est d'ailleurs intéressant de constater que cette prolifération, qui s'est intensifiée après-guerre, a commencé avec la Révolution industrielle, c'est à dire dès le début de ce que l'on nomme désormais « l'Anthropocène », et qu'elle est allée en s'amplifiant, au même rythme que la menace écologique et technologique : le premier récit apocalyptique moderne, *Le Dernier homme*, a été publié en 1805 par Jean-Baptiste Cousin de Grainville, auteur désormais tombé dans l'oubli mais dont le roman a connu un succès assez important jusqu'au début du vingtième siècle. Celui-ci raconte comment l'humanité est peu à peu anéantie par une épidémie d'infertilité, contre laquelle la science et les lumières de la raison se révèlent impuissantes. En cela, Cousin de Grainville introduit le thème de la pandémie apocalyptique dans les fictions modernes.

Afin de montrer ce qui a pu influencer l'écriture des romans que nous allons analyser dans cet essai, il est utile de rappeler ici quelles œuvres traitant du même sujet ont marqué la littérature (et même les autres arts) entre *Le Dernier homme* et le début du vingt-et-unième siècle. Pour ne pas anticiper sur la suite de ce travail d'analyse, il ne sera question ici, pour les livres en français, que de ceux qui sont antérieurs à 2010 (année de publication de *Pandemic* de Philippe Le Douarec, qui marque un certain renouvellement du genre). Ce sujet ayant inspiré un nombre considérable de productions dans de nombreux pays, nous ne pourrons livrer qu'un résumé bref et global, à travers quelques œuvres majeures.

Le premier écrit célèbre sur ce thème, encore lu de nos jours, porte le même titre que celui de Cousin de Grainville : *Le Dernier homme* de Mary Shelley (1826) a pour cadre un vingt-et-unième siècle très semblable à l'époque de l'auteure (on s'y déplace encore à cheval) et met en scène l'extinction de l'humanité, décimée en peu de temps par une pandémie de peste. Au terme de l'histoire, le héros, dernier survivant, grave l'inscription « An 2100, dernière année du monde » sur la basilique Saint-Pierre de Rome. Cette œuvre de l'auteure de *Frankenstein* s'apparente peu à la science-fiction (au-delà du fait que ce terme soit assez anachronique pour l'époque) même si son intrigue se passe plusieurs siècles dans le futur, et ressemble davantage à un conte philosophique sur la fragilité de l'existence humaine, avec une note marquée de romantisme noir.

La Peste écarlate (1912) est un autre roman majeur, de Jack London, qui traite comme son titre l'indique de la même maladie que le précédent, et se passe également au vingt-et-unième siècle. Cette fois l'espèce humaine n'est pas totalement éradiquée de la surface de la terre, mais ses rares survivants retournent à la nature, thème récurrent chez London. Avec

La Mort de la Terre de J.-H. Rosny aîné et *After London* de Richard Jefferies, *La Peste écarlate* est d'ailleurs considérée comme l'un des romans fondateurs du genre post-apocalyptique moderne.

Je suis une légende (1954), court roman de Richard Matheson ayant inspiré quatre films, raconte comme celui de Mary Shelley les vicissitudes du dernier homme sur la terre, après que l'ensemble de l'humanité a été transformé en vampires par une pandémie. Même si le récit explique de manière pseudo-scientifique la transformation des humains en morts-vivants, Matheson réintroduit la dimension fantastique dans les fictions pandémiques.

Un monde sans femmes, de l'italien Virgilio Martini, et *L'Aveuglement*, du portugais José Saramago, font partie des rares livres non-anglophones à être considérés comme des classiques par les amateurs du genre. Le premier fut publié en 1936 et censuré par le régime fasciste de Mussolini. Il raconte l'émergence d'une maladie mystérieuse qui tue toutes les femmes en âge de procréer, sans affecter les hommes, et continue indéfiniment à toucher les fillettes dès qu'elles atteignent la puberté, menaçant la survie de l'humanité et bouleversant totalement les mœurs.

Le second date de 1995 et met en scène une fulgurante épidémie de cécité, qui touche l'ensemble de la population : la société s'arrête de fonctionner, le chaos se répand et les gens commencent à mourir de faim. José Saramago, d'ailleurs prix Nobel de littérature, décrit longuement la dégradation des rapports humains, avec un style original (marqué, par exemple, par la quasi-absence de ponctuation et de noms propres) qui renforce une impression de déshumanisation des personnages.

Le Fléau (1978) est un best-seller de Stephen King, à l'origine de plusieurs bandes-dessinées, d'un téléfilm et d'une série. Il décrit la manière dont une grippe mortelle, créée artificiellement dans un laboratoire de l'armée américaine, est accidentellement propagée sur le territoire des États-Unis, décimant une immense partie de la population du pays. Les rescapés forment deux clans antagonistes, dont les projets de reconstruction s'opposent en tout point, motif classique de la littérature post-apocalyptique.

Parmi les rares ouvrages français sur ce thème à avoir connu un certain succès éditorial se trouvent *Le Neuvième jour* d'Hervé Bazin (1994), qui narre les ravages planétaires d'une « surgrippe » partie de Bombay, et *Les Soldats de goudron* de Serge Brussolo (1999), qui évoque une étrange maladie mentale poussant les gens à errer sur les routes. Il faut aussi mentionner *Le Monde enfin* (1975), recueil de nouvelles et brûlot écologiste écrit par Jean-Pierre Andrevon, dans lequel l'humanité est soudain frappée de stérilité.

On peut également citer un roman français beaucoup plus ancien et presque oublié : *L'Histoire de quatre ans*, de Daniel Halévy, publié en 1903, sur lequel nous allons nous pencher un peu plus longuement car, comme la plupart des livres actuels, celui-ci rend l'humanité responsable de son propre anéantissement. En effet, à la différence de presque toutes les fictions dont nous venons de parler et à l'image de celles que nous allons commenter dans cet essai, la pandémie imaginée par Halévy n'est pas un hasard malheureux mais un symptôme de l'époque : il s'agit d'une maladie morale, révélatrice de l'avitaillement général. L'apocalypse n'est pas ici un accident dû à un micro-organisme, c'est la société qui s'écroule elle-même sous le poids de ses propres difficultés et contradictions.

L'Histoire de quatre ans est en partie inspiré d'un autre roman tombé dans l'oubli, *L'an 330 de la République*, écrit par Maurice Spronck et publié en 1894. Dans ce livre assez court, qui imagine le début du troisième millénaire, les sociétés européennes sont gangrenées par l'oisiveté née des progrès technologiques, qui engendre une épidémie généralisée de dépression et d'obésité. Finalement, le vieux continent s'effondre, submergé par des vagues d'invasion venues du monde arabo-musulman, face auxquelles les habitants affaiblis n'opposent aucune résistance. Le roman de Daniel Halévy reprend la même histoire, avec la même fin tragique, et y ajoute l'apparition d'une maladie mystérieuse qui décime les Européens décadents et efféminés, sans affecter les peuples musulmans, qui ont gardé toute leur vigueur. La cause principale de ce mal n'est pas un quelconque microbe mais la modernité elle-même, qui a éloigné les Occidentaux de la nature et du travail de la terre, les transformant en flâneurs mélancoliques qui s'adonnent à longueur de temps à la toxicomanie et à une sexualité débridée, pour combler le vide de leur existence :

Il apparut alors que la suppression de la misère, loin de résoudre les problèmes de l'humanité, les posait tous au contraire. [...] Ces multitudes autrefois besogneuses, qu'allaient-elles faire de leurs âmes et de leurs corps oisifs ? L'utilisation des loisirs devint la plus pressante des questions sociales¹.

Il s'avère que le remède au fléau mortel qui ravage l'Occident ne peut pas être pharmaceutique, car sa cause est avant tout spirituelle et morale. En effet, les rares personnes qui ont résisté à l'idéologie de la jouissance égoïste ne semblent pas touchées par ces symptômes.

1. Daniel Halévy, *Histoire de quatre ans*, 1997-2001 (roman d'anticipation) (préface de Frédéric Rouillois), éditions Kimé, 1997 (1^{re} éd. *Cahiers de la Quinzaine*, 1903), p. 78.

Comme dans *L'An 330 de la République* de Maurice Spronck, *L'Histoire de quatre ans* se termine par le déferlement des anciennes « races vaincues » sur l'Europe, depuis l'Afrique et le Moyen-Orient. La planète sombre dans le chaos et une civilisation millénaire s'effondre, pervertie et incapable de se défendre. On aurait tort, toutefois, de voir en Daniel Halévy un simple réactionnaire : ceux des Européens qui sont le moins touchés par la maladie sont les membres des communautés socialistes-libertaires qui se sont réinstallées à la campagne, selon un idéal cher à l'auteur. On peut en cela rapprocher son message de celui de Jack London dans *La Peste écarlate*, dont nous avons parlé plus haut.

En dehors du domaine littéraire, il faut citer le film *L'Armée des douze singes* de Terry Gilliam (1995), adaptation du court-métrage français *La Jetée* de Chris Marker (1962). Il a pour thème la survenue d'une pandémie effroyable d'origine criminelle, malgré les efforts d'un homme venu du futur au moyen d'une machine temporelle pour tenter de l'empêcher. L'œuvre est d'ailleurs traversée par des thématiques qui sont devenues typiques du genre apocalyptique contemporain : l'éco-anxiété, et la défiance vis-à-vis du développement technologique et de la mondialisation. En outre, depuis 1968 et la sortie de *La Nuit des morts-vivants*, le genre « zombie » n'a cessé de gagner en popularité, porté à ses débuts par George Romero, qui a aussi réalisé, entre autres films à succès, *L'Aube des morts* (1978) et *Le Territoire des morts* (2005). Parfois dédaignées par une partie de la presse qui n'y voit que des films d'horreur de série B pour adolescents, les œuvres de Romero constituent une critique virulente de la société américaine, de son racisme et de son consumérisme. On peut parler de pandémie dans la mesure où c'est un virus extrêmement contagieux qui transforme les gens en zombies : la maladie se transmet par morsure, et chaque personne infectée devient à son tour un vecteur de propagation,

poursuivant systématiquement tout individu sain. Depuis 2010, la série *The Walking Dead* et ses différents « spin-off », qui narrent l'apocalypse zombie et le difficile combat d'un groupe de survivants pour échapper au fléau, a battu des records d'audience dans les pays occidentaux. Elle est tirée d'une bande-dessinée de Robert Kirkman. On peut également citer le manga *Infection* de Tôru Oikawa, qui transpose ce scénario au Japon.

Dans un registre plus réaliste, *Contagion* (2011), film catastrophe de Steven Soderbergh, s'inspire de la crise du S.R.A.S (syndrome respiratoire aigu sévère) en 2003 et montre la progression fulgurante d'une pandémie venue d'Extrême-Orient. L'accent est mis sur les efforts de la communauté médicale mondiale et sur l'action des organisations internationales telles que l'OMS, qui ont mis sur pied dans la réalité des procédures et des mesures d'urgence à prendre dans ce type de scénario.

Enfin, le jeu vidéo *The last of us* (2013, première version), véritable chef-d'œuvre visuel selon les critiques et grand succès commercial qui a inspiré une série télévisée, se déroule dans un futur proche où une pandémie causée par un champignon détruit la civilisation. C'est l'occasion de rappeler que le mot « pandémie » ne désigne pas seulement les affections virales mais aussi parfois des maladies bactériennes, parasitaires, voire mentales : cette appellation renvoie à l'espace géographique et au nombre de personnes touchées par un phénomène épidémique plus qu'elle ne définit la nature spécifique du mal.

Rappelons d'ailleurs qu'à travers l'histoire, les pandémies dont l'humanité a conservé la mémoire n'ont pas toujours été causées par des virus, contrairement à une idée très répandue. La peste et le choléra, par exemple, sont des affections bactériennes, tout comme l'inquiétante maladie de Lyme qui alerte de plus en plus les autorités sanitaires des pays occidentaux.

Les fictions traitant de la fin du monde en général se sont multipliées comme nous l'avons dit depuis le début de la révolution industrielle, avec une vigueur nouvelle depuis quelques décennies, échos d'un malaise dans la civilisation, à l'ère où l'humanité ravage la nature et où s'étendent continuellement les cités tentaculaires gagnées par la violence, la pollution et la solitude. La production littéraire francophone n'échappe pas à cet engouement, qui s'est particulièrement renforcé depuis quelques décennies, et les romans sur ce thème abondent ces dernières années. C'est pourquoi nous restreindrons notre analyse aux fictions traitant d'un futur proche : le champ serait trop vaste si nous intégrions aussi les ouvrages narrant de manière romancée des événements historiques ou ceux dont l'action se déroule dans un futur très lointain sans lien significatif avec la réalité actuelle, voire dans un monde totalement imaginaire. Nous resterons dans l'univers des « possibles » à une distance relativement courte de la réalité présente que nous connaissons.

Nous nous proposons donc dans cet essai de présenter une étude des fictions de la pandémie apocalyptique dans la littérature contemporaine d'expression française. Avant tout, il convient de rappeler le sens des termes de notre sujet et notamment d'établir une distinction entre pandémie et épidémie, mots qui étaient encore très souvent confondus dans le langage courant, voire dans la presse, avant l'épisode du Covid-19. Cette différence est expliquée dans le roman *Ce matin-là* de Bernard Boudeau (2015), un des livres que nous avons choisis d'étudier :

Une pandémie, commença-t-il, du grec ancien pan qui signifie tous et demos qui veut dire peuple, est une épidémie présente sur une très grande zone géographique. La plus célèbre est celle